

XYZ. La revue de la nouvelle

L'apprenti sorcier

Michel Lord



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (1996). L'apprenti sorcier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 49–54.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'apprenti sorcier

Michel Lord

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

GÉRARD DE NERVAL,
« Vers dorés », *Les chimères*

Coupé en morceaux, je suis coupé en morceaux, comme la vidéo que je regarde, étendu, affalé sur mon lit, depuis quelques minutes, qui me semblent être des années, des heures ou des secondes, je ne sais trop. Le temps lui-même fractionné en capsules-images passe par l'écran, un écran qui scanne le vide télévisuel continental. L'Amérique pénètre dans mon antre, s'insinue sous ma peau, dans ma tête, perfide *camera obscura*, une Amérique que je zappe autant qu'elle me sidère, que j'adore et que j'abhore. Ce n'est pas moi qui la subodore, c'est elle, par le truchement de ses mille et une caméras qui me flairent comme si j'étais un insecte volant au-dessus d'une plante carnivore.

De son énorme œil vitreux, cyclopéen, affamée de toutes nos perversions, la télé me contemple, pendant que je saisis avec de plus en plus d'acuité qu'il n'y a rien à comprendre dans ce monde vidéocratisé, multimédia crétinisé. Marmoréen, je parcours le bruissement éternel de ces espaces studioformalisés et infiniment vides.

Comme certains s'endorment dans le silence de la paix des champs, je m'assoupis devant le vacarme du monde et son explosion cathodique. Voilà un enfant africain dont on cherche à fuir sans le pouvoir les grands yeux pathétiques, une femme qui tourne une roue, un édifice qui explose, un homme qui, infatué de son imposante nullité, pose des questions de quatre sous, mais

qui valent des millions. Le participant se trompe. Zut ! Ce qu'on peut être bête ! Perdue les millions, et l'animateur, plus brillant que jamais, qui se bidonne. Ce sera pour une autre fois. Le peuple est là, dans les estrades, aux ordres d'un dresseur de chiens de cirque, qui claque des mains. Les robots sont doux et calmes. Ils respectent même une des règles d'Asimov, tu ne tueras pas ton maître, car ils veulent gagner de l'argent, facilement, sans avoir appris quoi que ce soit. Couché Fido, donne la patte, ne jappe pas. Couché... La société du vide fonctionne à vide, et fort bien d'ailleurs. Pour qui ? Ça, c'est une autre histoire.

J'en étais là dans mes réflexions, me faisant mon cinéma intérieur, en guise de remplacement de l'autre, le luxueux, le creux, l'insignifiant, et je m'imaginais que le Nerval de *El desdichado*, le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie, aurait trouvé que la nuit était bien froide, bien claire, noire et blanche et désespérante lorsqu'on la passe devant un appareil à vous arracher les yeux, à vous étripier le cerveau.

Ne voulant pas finir par me pendre, cette nuit-là, je décide alors d'imaginer ce que ferait dans la réalité un de ces jeunes hypnotisés de l'écran, si jamais l'envie lui prenait d'imiter ce qu'il voyait à la télévision. Je suis de ceux qui croient que les experts en mettent beaucoup lorsqu'ils disent que certaines personnes sont portées à copier littéralement les gestes de leurs héros écraniques. Mais il est intéressant de constater qu'un vieux concept aristotélicien, la *mimesis praxeos*, l'imitation d'une action — qui servait jadis et qui sert encore parfois de modèle dans la théorie de la représentation esthétique de la réalité —, ce vieux concept a subi un glissement sémantique tout à fait subtil (mais c'est sans doute grossier), non pas de la réalité à l'art, mais de l'*art* (façon de parler) à la *réalité* (autre façon de parler, depuis que Freud, Einstein, Borges et quelques autres nous ont appris une ou deux choses), le téléspectateur fin de siècle étant maintenant porté, dit-on, à reproduire dans sa réalité à lui, le crime, sexuel ou autre, qu'il a vu commettre à l'écran (dans ce qu'ils appellent le septième art...).

J'ai vu beaucoup de films violents — presque malgré moi —, mais jamais je n'ai eu la moindre envie de calquer les gestes les plus atroces commis par des acteurs enragés. Le carnage, le massacre à la scie à chaîne, très peu pour moi. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne me vient pas parfois des idées, des impulsions plutôt, dignes de mon siècle. Alors aujourd'hui, justement, il s'agit de jouer le jeu. Quelle stratégie employer ? Dois-je imaginer que je suis hyperintelligent ou débile léger ? Car la capacité intellectuelle me semble être une pièce de choix dans ce jeu d'échecs dangereux. Justement, un jeu d'échecs ! Un débile peut-il *penser* même à jouer, à mettre en échec la stratégie qu'une société entière, elle-même souvent d'une violence inouïe, met en place pour se protéger contre toutes les formes de violence ? Non. Ou peut-être bien que si, qui sait ? Aujourd'hui, les débiles sont classés et reclassés à tous les échelons du pouvoir et même du « savoir ». Allez-y voir dans les écoles... Ils ont la légèreté de l'être dans de gros sabots. L'histoire contemporaine... Trêve de digression. Mon personnage, lui, sera plus intelligent que la moyenne. Pas difficile. Notez bien que ce n'est pas de moi qu'il s'agit. J'en aurais du culot ! J'imagine seulement que le personnage que je vais incarner est une grosse tête, capable de jouer à l'intérieur d'un double système virtuel et réel, de manipuler les ficelles qui se tissent entre les écrans de tous ordres, et ceux de la télévision ou du cinéma ne sont que les plus apparents. Cela n'est pas si exceptionnel. Vous-même, par exemple, qui croyez faire partie de la couche supérieure de l'humanité... Comme pour vous, le monde est devenu pour lui et pour moi, pour nous, une sorte de film dans lequel je me déplace au gré de ma fantaisie programmée, un film dans lequel je vais vaguement imiter certaines séquences types que j'ai déjà vues au grand ou au petit écran.

Je me prends au jeu. Un film me hante depuis des années, *Total recall*, d'après une nouvelle de science-fiction de Philip K. Dick. La chose la plus horifiante tenait pour moi au joyeux délire des jeunes spectateurs qui applaudissaient lorsqu'on tuait

des gens — des méchants, je crois, à leur décharge... Lors d'une poursuite, le « héros » à gros bras se sert d'êtres humains comme de boucliers contre les rafales de mitraillettes, humains dont il jette ensuite à bout de bras les corps sanguinolents, déchiquetés dans la foule. Et cette autre séquence où les mains du vilain sont coupées par un ascenseur... Deux oiseaux ridicules à cinq pattes, mais sans tête et qui volent d'elles-mêmes en traçant des signes rouges dans l'espace. Spectaculaire et particulièrement tarte au sang. Petit problème : je n'ai pas les gros bras du héros ni personne pour m'agresser avec des armes à feu, et riposter avec férocité. Je suis désarmé. Que faire ?

Il faut que je reste à la hauteur de la situation. Je ne peux me permettre d'imaginer une situation qui sombre dans le cliché, même si, étrangement, je me suis donné comme mission d'imiter la réalité cinématographique qui, en plus, fait dans la science-fiction. On comprend qu'en cette fin de siècle, l'imitateur social solitaire doit toujours dépasser la fiction, en saisir la quintessence et en extraire la substantifique moëlle.

Je convains donc le personnage que je me suis forgé sans l'assumer entièrement (beau cas de figure de la postmodernité) de me suivre dans le quartier le plus violent de ma ville. Ça tombe bien, c'est juste à côté de chez moi. Je ne l'ai pas cherché, c'est comme ça. Chaque semaine, quelqu'un y est assassiné, se suicide ou simplement se querelle violemment à grands renforts de couteaux et d'armes à feu. Du vrai cinéma. Voilà le plateau de tournage idéal. Le script n'est pas encore écrit, je suis en train de le faire. Il suffira de provoquer les choses et les gens pour qu'ils embarquent dans mon film *in progress*.

Ce qui s'en vient ne sera pas filmé, et c'est bien dommage, car les foules hystériques auraient pu en raffoler. Mine dégagée, je m'avance vers un jeune homme à l'allure costarde et à l'air dur. Je me présente en tant que producteur et lui propose un rôle de cascadeur dans mon film. M'envoie promener évidemment. Mais je n'abandonne pas pour autant. Je le regarde très sérieusement et lui dis que s'il vient à mon bureau, je lui ferai

signer un contrat. Il hésite et me suit. Je ne reste pas loin. Comme je suis un travailleur autonome, mon domicile a l'air d'un bureau professionnel, avec son équipement informatique, son salon, d'apparence luxueuse pour le jeune homme, j'en suis sûr. Scotch, affalement sur un sofa, *L'apprenti sorcier* de Paul Dukas en sourdine, mélange de détente et de stress. Quelques coups sur mon clavier, impression au laser d'un contrat factice, signature, avance substantielle, et le tour est joué. Le pire reste à venir. Mais il ne faut pas brusquer les choses. Je lui dis de revenir en soirée, à minuit ; à ce moment-là, le tournage de la scène pourra commencer.

Il arrive à l'heure pile. Je lui explique qu'il doit attendre à l'intérieur, mais qu'il devra sortir lorsqu'il entendra des policiers lui donner l'ordre de sortir les mains en l'air. Mais lui, un rebelle de premier ordre, devra surgir de la maison en vociférant comme un forcené, en agitant une arme à feu (un jouet, mais qui a l'air vrai, surtout dans la pénombre) en direction des policiers. Je lui dis qu'il va entendre des coups de feu, mais qu'il ne doit pas paniquer. C'est un héros !

Tout se passe tel que je l'ai prévu. J'avais alerté la police, disant à l'officier de service qu'un fou furieux était entré par effraction dans ma demeure et qu'il s'y terrait, espérant une rançon ; j'avais réussi à m'échapper...

Je n'étais pas fier de moi, car j'avais oublié de trouver un autre personnage avec lequel mon héros aurait pu se protéger des rafales de balles qui l'ont pratiquement coupé en deux.

Maintenant, c'est moi qui suis à nouveau coupé en morceaux, affalé devant ma télé ; je me dis que j'aurais mieux fait de servir de personnage pare-balles au jeune homme. Mais, en définitive, c'est encore le vieux Shakespeare qui a raison. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, Bénédicte souligne qu'il n'arrive jamais rien de bon à l'homme qui se laisse secouer par toutes les cervelles. Est-ce moi, est-ce mon personnage qui s'est laissé secouer, entraîner dans cette aventure ? Suis-je devenu le jouet d'un réseau virtuel que je croyais combattre ?

Je cherche à redevenir la figure marmoréenne, le bibelot d'insanité sonore que j'étais. Tel qu'en moi-même, l'éternité me change. Mais attention, la prochaine fois, s'il y en a une, je m'arrangerai pour jouer l'écervelé jusqu'au bout. Et j'inviterai cette fois les mille et une caméras du monde à venir filmer ma mort en direct. L'apprentissage sera terminé et le pur esprit de la techno-sorcellerie s'accroîtra sous l'œil grandissant d'une foule téléphagique médusée.